

GEORGES SIMENON A FAIT NAÎTRE MAIGRET DANS L'ALLIER

En prélude à la fête du Livre placée, cette année, sous le signe du polar, l'organisation d'une marche et d'une conférence sur Georges Simenon fait revenir l'écrivain sur la scène locale, cinq ans et demi après sa mort, en septembre 1989, en Ouessant.

Le plus célèbre des Belges, un des auteurs de langue française les plus traduits au monde, a, en effet, effectué un séjour court mais déterminant en Bourbonnais entre 1923 et 1924. Au château de Paray-le-Frésil précisément, où, très jeune, il est embauché comme

secrétaire auprès d'un riche aristocrate, héritier d'une des plus vieilles familles françaises.

C'est là, auprès du marquis de Tracy, qu'il commencera la mûre qui, du « petit Sim » qu'il était à La Gazette de Liège le transformera en Georges Simenon, l'écrivain.

Mais surtout, et ce qui est moins connu, c'est là, dans cette Sologne bourbonnaise, qu'il fera naître le commissaire Maigret. Le père imaginaire de l'écrivain est un homme du peuple, régisseur au château de Saint-Fiacre, un château qui ressemble étrangement à

celui de Paray-le-Frésil, où il a passé environ une année.

Le cinéma, qui s'est emparé très tôt de l'œuvre de Simenon, ne l'oublie pas. Jean Gabin d'abord, puis Jean Richard viendront ainsi successivement à Mouliens et dans sa région traîner la silhouette du célèbre commissaire au chapeau et à la pipe pour dénouer la fameuse et mystérieuse « Affaire Saint-Fiacre ».

Voici quelques-unes des traces que Georges Simenon a laissées en Bourbonnais.

ENQUÊTE : Hervé MOISAN.

Maigret fait son cinéma dans l'Allier

AUTEUR français le plus traduit après Jules Verne, Charles Perrault et René Goscinny (?), Georges Simenon est aussi celui dont les œuvres ont été le plus souvent adaptées au cinéma et à la télévision. Pas moins de 55 films ont été tirés de ses romans et ses biographies ne comptent plus les adaptations télévisées des enquêtes du commissaire Maigret.

Les relations très étroites que Simenon entretenait toute sa vie avec le cinéma ont commencé très tôt. En 1931 précisément, c'est à titre d'année de ses premiers Maigret et de ses premiers grands succès.

Homme d'affaires avisé, Simenon gèrera lui-même, et au prix fort, la vente des droits de ses œuvres. Et c'est au moment où il achève « L'Affaire Saint-Fiacre » durant l'hiver

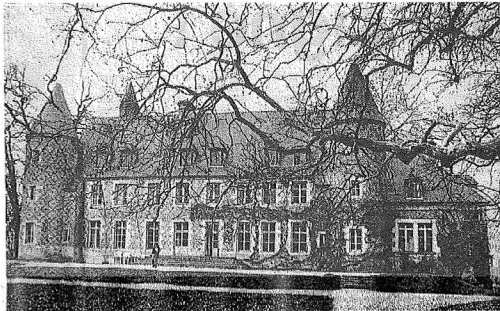
« Les gens de l'équipe de Delannoy étaient venus faire des repérages avant le tournage, indique Emile Marcellet, l'ancien propriétaire de l'établissement, mais ils se sont vite rendus compte qu'il serait difficile de filmer à cause des glaces ».

Vingt ans plus tard, mêmes causes, mêmes effets pour la version télévisée du même roman que dirige Jean-Paul Sassy, avec Jean Richard dans le rôle de Maigret. L'équipe de tournage s'installera, donc, pour cinq semaines à Bourbonnais, à l'Archambault, où toutes les scènes de l'église seront tournées.

L'hôtel de la Villa des Fleurs et plusieurs autres immeubles de la cité thermale serviront également de cadre à ce 48^e Maigret interprété par Jean Richard, dit même que le châ-

Vie de château à Paray-le-Frésil

Georges Simenon n'a passé qu'un peu plus d'un an dans l'Allier, du printemps 1923 à l'été 1924. Ce court séjour sera cependant déterminant pour sa carrière : c'est là, à Paray-le-Frésil, auprès du marquis de Tracy, que se forgera sa volonté de devenir un écrivain célèbre.



Le château de Paray-le-Frésil, où Georges Simenon a passé un an, n'est plus tout à fait le même : il a été remanié à la suite d'un grave incendie en 1988.

QUAND il arrive à Paray-le-Frésil, Georges Simenon a tout juste 20 ans. Il vient occuper un poste de secrétaire auprès du marquis Raymond d'Estutt de Tracy, un aristocrate conservateur et monarchiste, auprès duquel il a été recommandé par l'écrivain réactionnaire Saint-Vaumer. Avant d'accepter ce poste, le jeune Simenon s'était beaucoup tâté, moins d'ailleurs du fait des idées politiques de son futur patron que parce qu'il répugnait à quitter Paris : « Nous ne quitterons pas Liège (où il est retourné le temps de se marier) pour nous enlever dans un autre tout de province », écrit-il à sa toute jeune femme Tigy.

Il dépassera cependant ses réticences sans doute par des raisons matérielles, la vie parisienne s'avérant très dure pour un jeune exilé comme lui. Et il ne se regrettera jamais allant même jusqu'à confesser, beaucoup plus tard, que le marquis avait été pour lui « comme un second père ».

Au départ, tout oppose pourtant les deux hommes : le jeune Simenon a 20 ans, le marquis est le double, l'un est un jeune désœuvré sans le sou, l'autre est un riche aristocrate issu d'une des plus vieilles familles françaises qui gère un domaine de plus de 2 000 hectares, est propriétaire d'un hôtel particulier rue de la Boétie, à Paris et du journal Paris-Centre édité à Nevers.

Sur le plan des personnalités, les deux hommes sont également très différents. Le marquis est une sorte de scolarite qui n'aime les mondaines

que lors des chasses qu'il organise au château. A l'inverse, le « petit Sim », comme l'appelle son patron, déteste la solitude dans laquelle il se trouve par obligation, le marquis n'ayant pas souhaité que son secrétaire installe sa jeune épouse avec lui au château. Simenon jouera d'ailleurs de ruse en cachant Tigy dans l'auberge du village, où il le rejoint la nuit avant de rentrer, à l'aube, au château.

FRANCHIR LA LIGNE

Les deux hommes vont cependant très bien s'entendre. La raison en est simple : le marquis va très vite s'apercevoir que l'ambition de son jeune secrétaire est à l'habitude de son intelligence, et de son côté, le « petit Sim » exploite son séjour à Paray-le-Frésil pour « franchir la ligne » (il qui le sépare encore de la vraie vie et du succès).

Ainsi, au bout d'un an dans l'Allier, le jeune Simenon a tout fait et lui annonce son intention de retourner à Paris « pour gagner le plus d'argent possible en écrivant des livres faciles plus à s'installer et faire de la littérature ».

De fait, durant son séjour bourbonnais, le jeune Simenon a tout fait et vite appris. Après avoir classé du courrier et été occupé des invitations à envoyer pour les chasses à courre du marquis, ce dernier lui a confié des tâches plus valorisantes au sein de son journal. Chaque jour, il fera donc le voyage de Nevers et

plongera dans l'univers du journal, où il sera notamment fasciné par le traitement « sensationnel » qui est réservé aux faits divers.

Mais, surtout, lui qui a déjà derrière lui une petite expérience de journalisme depuis son passage à la rubrique spectacles de La Gazette de Liège, se lance, avec l'aval de son mentor, dans la campagne électorale de mai 1924, où le cartel des gauches, la bête noire du marquis, menace de l'emporter.

Simenon signe des articles, rédige même des « correspondances de Belgique » dans lesquelles il vante les mérites d'une alliance de l'extrême-droite avec la centriste et la gauche pour faire front aux communistes. En passant, il écrit des feuilletons que le marquis publie en lieu et place de ceux des sires de l'époque, comme Dely ou Conan Doyle.

En un an, il touchera à tout, au point que, quand il partira, juste avant l'été 1924, le « petit Sim » a déjà presque Georges Simenon l'écrivain (il lui faudra attendre encore quelques années pour que le vrai succès arrive, mais il se souviendra toute sa vie que sa seconde naissance s'est faite là, dans ce château sans charme et cette « région si peu grandiose ». Au point de dire qu'il a « franchi la ligne ».

(?) L'expression est de Pierre Assouline, l'auteur de la plus récente biographie de Georges Simenon (Julliard, 1992).



Simenon et Gabin sur le tournage d'un Maigret : l'écrivain s'est toujours félicité des interprétations de Maigret par l'acteur.

1931, à Antibes, qu'il négocie avec Jean Renoir l'adaptation de son premier roman au cinéma, « La nuit du carrefour », dans lequel Pierre Renoir, le frère du réalisateur, sera le premier commissaire Maigret au cinéma.

Beaucoup d'autres suivront, dont certains enquêteront dans la région. A commencer par Jean Gabin dans « L'Affaire Saint-Fiacre », un des huit films inspirés de l'œuvre de Simenon qui tournera. Cette première version fut dirigée par Jean Delannoy entre septembre et novembre 1958.

Quelques scènes furent prises dans la région. Notamment celle de l'imprimerie, tournée dans l'atelier du Courrier de l'Allier, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Mouliens. « Nous avons également pris quelques scènes d'extérieur dans un château de la région, se souvient aujourd'hui Jean Delannoy, mais toutes les scènes d'intérieur ont été réalisées au studio de Joinville, à l'époque, où l'on poussait une porte, on reconstruit tout en studio ».

De fait, les scènes du Café de Paris n'ont pas été tournées au Grand Jus, place d'Allier.

leau de Coulombière, à Saint-Aubin-le-Monial.

Quelques scènes seront toutefois prises à Mouliens. Notamment celles de la boîte de nuit, tournée près de la gare, au Windsor, aujourd'hui délaissé, et où, pour l'occasion, quelques jeunes Mouliinois furent recrutés comme figurants.

Et l'équipe se déplacera au Journal du Centre, à Nevers, successeur du Paris-Centre, où Simenon lui-même avait travaillé pour la scène de l'imprimerie.

Le tournage de cette deuxième version de « L'Affaire Saint-Fiacre », en mars et avril 1979, eut lieu alors qu'un nouveau vent de grève paralyseait la télévision. Toute l'équipe, des comédiens aux techniciens, se sent concernée par le mouvement, des réunions ont lieu quotidiennement et le marié, des deux côtés, a produit la meilleure télévision du monde ».

Jean Richard, lui, patiente en participant à des séquences de dédicaces et, séduit par la gentillesse des Bourbonnais, promet qu'il va arranger un passage du cirque Pinder, sa vraie passion, dans la cité thermale...

aujourd'hui la lignée de cette vieille famille.

Entre-temps, les d'Estutt de Tracy se sont illustrés à plusieurs reprises dans l'histoire de France. A la Révolution, Louis-Antoine est chef de file des « idologues », un groupe d'intellectuels matérialistes se posent en héritiers des philosophes des Lumières. Elu député de l'Allier à la Constituante, il fut arrêté comme beaucoup d'autres en 1793, et ne dut la vie sauve qu'à la chute de Robespierre.

Son fils Victor fut préfet de Bordeaux et ministre de la Marine sous le Second Empire. Mais il restera surtout, du moins dans le Bourbonnais, connu en tant que propriétaire d'une exploitation locale. Après la double tourmente de la Révolution et de l'Empire, Victor d'Estutt de Tracy était, en effet, devenu le plus âgé des membres de plusieurs milliers d'hectares hérité de son père.

Se première idée fut d'exploiter les carrières de marne, nombreuses dans la région. Epandue sur les terres pauvres de la Sologne bourbonnaise, cette marne a permis de réduire leur acidité. Les paysans purent alors cultiver du blé, ce qu'ils ne pouvaient faire jusqu'alors, améliorant ainsi considérablement leurs conditions de vie.

Mais surtout, Victor de Tracy entreprit d'associer les nombreux étangs et marécages qui couvraient la région et qui représentaient autant de foyers d'infection pour la malaria dont les épidémies faisaient régulièrement des ravages.

Le petit-fils de Victor, Raymond, s'attacha surtout comme grand patron de Paris-Centre, le journal de Nevers qu'il dirigeait jusqu'à dans les années 40 la bonne parole de la droite

conservatrice sur plusieurs départements, la Nèvre, l'Allier, la Seine-et-Marne, le Loiret et l'Yonne.

Aujourd'hui, son fils Claude habite toujours au château de Paray-le-Frésil, au milieu d'un domaine qui compte encore 700 hectares. Né en 1930, son dixième anniversaire le jour de son mariage, il n'a pas connu Georges Simenon. « Tout ce que j'en sais, je l'ai appris de mes parents, et surtout de ma mère. Ce qui est sûr, c'est qu'ils se sont appréciés malgré leurs origines différentes ».

Quant au fait que Georges Simenon avait dû « cacher » sa jeune épouse dans l'auberge du village, Claude de Tracy se vante : « Il me semble qu'il venait de se marier, et que lorsqu'il avait été engagé, il ne fallait pas dit à mon père. Mais, quand il est arrivé à Paray, j'en n'a pas osé le lui avouer... ».

Un petit Belge dans une grande famille

La famille d'Estutt de Tracy, où « le petit Sim » arrive au printemps 1923, est l'une des plus anciennes de France à qui elle a donné un philosophe sous la Révolution, un ministre et un bienfaiteur de l'agriculture sous le Second Empire.

aujourd'hui la lignée de cette vieille famille.

Entre-temps, les d'Estutt de Tracy se sont illustrés à plusieurs reprises dans l'histoire de France. A la Révolution, Louis-Antoine est chef de file des « idologues », un groupe d'intellectuels matérialistes se posent en héritiers des philosophes des Lumières. Elu député de l'Allier à la Constituante, il fut arrêté comme beaucoup d'autres en 1793, et ne dut la vie sauve qu'à la chute de Robespierre.

Son fils Victor fut préfet de Bordeaux et ministre de la Marine sous le Second Empire. Mais il restera surtout, du moins dans le Bourbonnais, connu en tant que propriétaire d'une exploitation locale. Après la double tourmente de la Révolution et de l'Empire, Victor d'Estutt de Tracy était, en effet, devenu le plus âgé des membres de plusieurs milliers d'hectares hérité de son père.

Se première idée fut d'exploiter les carrières de marne, nombreuses dans la région. Epandue sur les terres pauvres de la Sologne bourbonnaise, cette marne a permis de réduire leur acidité. Les paysans purent alors cultiver du blé, ce qu'ils ne pouvaient faire jusqu'alors, améliorant ainsi considérablement leurs conditions de vie.

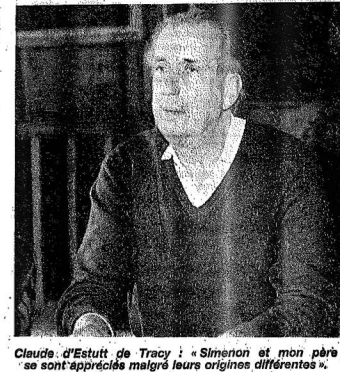
Mais surtout, Victor de Tracy entreprit d'associer les nombreux étangs et marécages qui couvraient la région et qui représentaient autant de foyers d'infection pour la malaria dont les épidémies faisaient régulièrement des ravages.

Le petit-fils de Victor, Raymond, s'attacha surtout comme grand patron de Paris-Centre, le journal de Nevers qu'il dirigeait jusqu'à dans les années 40 la bonne parole de la droite

conservatrice sur plusieurs départements, la Nèvre, l'Allier, la Seine-et-Marne, le Loiret et l'Yonne.

Aujourd'hui, son fils Claude habite toujours au château de Paray-le-Frésil, au milieu d'un domaine qui compte encore 700 hectares. Né en 1930, son dixième anniversaire le jour de son mariage, il n'a pas connu Georges Simenon. « Tout ce que j'en sais, je l'ai appris de mes parents, et surtout de ma mère. Ce qui est sûr, c'est qu'ils se sont appréciés malgré leurs origines différentes ».

Quant au fait que Georges Simenon avait dû « cacher » sa jeune épouse dans l'auberge du village, Claude de Tracy se vante : « Il me semble qu'il venait de se marier, et que lorsqu'il avait été engagé, il ne fallait pas dit à mon père. Mais, quand il est arrivé à Paray, j'en n'a pas osé le lui avouer... ».



Claude d'Estutt de Tracy : « Simenon et mon père se sont appréciés malgré leurs origines différentes ».

Jean Richard sur le tournage de la version télévisée de « L'Affaire Saint-Fiacre » à Bourbonnais l'Archambault son 48^e Maigret.